



HAL
open science

Organicism and Complexity. Notes for a Chapter on Socialism and Natural Sciences (France, first half of the nineteenth century)

Andrea Lanza

► **To cite this version:**

Andrea Lanza. Organicism and Complexity. Notes for a Chapter on Socialism and Natural Sciences (France, first half of the nineteenth century). 2015. halshs-01163319

HAL Id: halshs-01163319

<https://shs.hal.science/halshs-01163319>

Preprint submitted on 12 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Un organicisme de la complexité.
Notes pour un chapitre sur le socialisme
et les sciences naturelles
(France, première moitié du XIX^e siècle)**

Andrea Lanza

N°96 | juin 2015

Dans une perspective d'histoire des idées, ce papier envisage la question des rapports entre la science sociale et les sciences naturelles dans le premier socialisme parisien. Il est tout d'abord question de comprendre l'influence des modèles épistémologiques (approche encyclopédique et approche analogique), pour ensuite interroger les manières de conjuguer compréhension scientifique de la société et action sociale et politique. Le but de ces pages est de mettre en évidence comment, dans les années 1830 et 1840, l'organicisme dans le champ de l'intelligence de la société est une approche valorisant la complexité.

Working Papers Series

Un organicisme de la complexité. Notes pour un chapitre sur le socialisme et les sciences naturelles (France, première moitié du XIX^e siècle)

Andrea Lanza

Juin 2015

L'auteur

Docteur en Etudes Politiques de l'EHESS, Paris, historien de la pensée politique, Andrea Lanza a consacré une partie importante de ses recherches à l'interrogation de l'émergence du premier socialisme français et de son enracinement social dans le Paris de la première moitié du XIX^e siècle. Intéressé à comprendre de la société démocratique et de son déploiement historique, il a consacré une autre partie de ses travaux aux débats théoriques du XX^e siècle et actuels, avec une attention particulière pour la constellation de penseurs du politique liée aux intuitions de Claude Lefort.

Le texte

Ce texte a été écrit à l'occasion d'une Bourse Fernand Braudel IFER, de février à novembre 2013, effectué dans le Département d'histoire de l'Université Paris VIII.

Citer ce document

Andrea Lanza *Un organicisme de la complexité. Notes pour un chapitre sur le socialisme et les sciences naturelles (France, première moitié du XIX^e siècle)*, FMSH-WP-2015-96, juin 2015.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2015

Informations et soumission des textes :

wpfmsh@msh-paris.fr

Fondation Maison des sciences de l'homme
190-196 avenue de France
75013 Paris - France

<http://www.fmsh.fr>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>
<http://wpfmsh.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

Résumé

Dans une perspective d'histoire des idées, ce papier envisage la question des rapports entre la science sociale et les sciences naturelles dans le premier socialisme parisien. Il est tout d'abord question de comprendre l'influence des modèles épistémologiques (approche encyclopédique et approche analogique), pour ensuite interroger les manières de conjuguer compréhension scientifique de la société et action sociale et politique. Le but de ces pages est de mettre en évidence comment, dans les années 1830 et 1840, l'organicisme dans le champ de l'intelligence de la société est une approche valorisant la complexité.

Mots-clefs

socialisme, France, XIXe siècle, science sociale, sciences naturelles, centralisation

Organicism and Complexity. Notes for a Chapter on Socialism and Natural Sciences (France, first half of the nineteenth century)

Abstract

In the perspective of the history of ideas, this working paper focuses on the theoretical relationships between the social science and natural science in the context of Parisian early Socialism. This working paper deals with the influence of epistemological models ("encyclopedic" approach and analogical approach) in the first phase of French social science; then, it examines how this context articulate the scientific understanding of society with the social and political action. These pages aim to highlight how the organicistic model, developed in the 1830s and 1840s, assesses the complexity in the field of knowledge of society.

Keywords

socialism, France, 19th century, social science, natural sciences, centralization

Sommaire

Des socialismes scientifiques	4
La science sociale face aux autres sciences naturelles	7
Complexité et simplicité : une tension majeure	12
Bibliographie	16

L'entrée « Centralisation » de l'*Encyclopédie Nouvelle* peut constituer un point de départ utile pour explorer les entrelacements entre le socialisme et la science sociale dans la France du deuxième quart du XIX^e siècle. L'auteur de l'entrée est Jean Reynaud, un des deux directeurs de cette œuvre qui réunit une partie très importante des penseurs et des savants de l'époque partageant à la fois un projet intellectuel qui vise la prise en compte de la complexité du réel et un horizon social et politique égalitaire. Il commence son texte par la définition suivante : « la centralisation est l'harmonie établie entre les diverses parties d'un même individu autour d'un même centre. Il est évident que cette harmonie générale est la première condition de l'existence de l'être ; c'est elle qui constitue son unité »¹. Il décrit ensuite l'état actuel de l'humanité en insistant sur l'urgence de cette unité et en s'interrogeant sur la dimension que doit prendre l'unité politique : « il résulte de cela seul que la nation est le meilleur centre politique possible ». Le choix est longuement justifié et articulé, mais, pour ce qui nous intéresse le plus ici, je veux attirer l'attention en particulier sur les dernières lignes : « La nature nous a donné, dans la centralisation qu'elle a instituée chez toutes ses créatures, un modèle qu'il est d'une sage politique d'imiter : des ramifications toutes pareilles à celles qui, de toutes les parties du corps, amènent le sang dans le cœur, ramènent en sens inverse, dans toutes les parties, ce sang devenu plus nourrissant et plus pur ; imitons-la. La centralisation est un bienfait d'ordre divin ; mais il ne faut pas la confondre avec la concentration, qui est une injustice et une absurdité ».

Trois points fondamentaux sont à retenir : la direction du mouvement de la concentration qui part de la périphérie, va au centre et revient à la périphérie ; l'idée que ce modèle nous est offert par la nature ; l'opposition entre la concentration et la centralisation. Dans ce working-paper je me propose d'explorer en particulier la deuxième idée, ou, en d'autres termes, les rapports entre science sociale et sciences naturelles.

Des socialismes scientifiques

Issue de la Révolution, la France de la première moitié du XIX^e siècle doit envisager les questions

1. J. Reynaud, « Centralisation », *Encyclopédie nouvelle*, Paris, 1836-1840, t. III, p. 367.

que ce bouleversement historique lui impose, à commencer par la nécessité d'articuler au niveau théorique ainsi qu'au niveau pratique la politique et le social. Terminer la révolution veut dire justement résoudre ce problème. Il ne s'agit naturellement pas de trouver une solution idéale, mais de mettre en place un équilibre entre des conceptions et des intérêts divergents qui se heurtent dans un conflit indépassable. Le socialisme, entendu comme ensemble hétérogène de discours liés et enracinés dans les pratiques sociales, est un des protagonistes de ce conflit. Il est donc une manière de concevoir l'articulation entre la politique et le social et plus exactement une manière de penser la société comme unité en mesure de produire son ordre et de le produire en se transformant dans l'histoire. En d'autres termes, historiquement et théoriquement, le socialisme ne peut pas être distingué de l'émergence de la science sociale.

Si l'on peut chercher les racines théoriques du socialisme français dans les décennies qui précèdent la diffusion du terme « socialisme », en concentrant notre regard sur deux figures fort différentes comme Fourier et Saint-Simon, c'est parce que le présupposé du fouriérisme aussi bien que du saint-simonisme, est que la société est en mesure d'autoproduire son équilibre, un équilibre dont les dynamiques peuvent être comprises à travers une observation visant à ordonner en séries les phénomènes pour en déduire les lois. En d'autres termes, la société peut et doit être l'objet d'une science, la science sociale. Ce présupposé sera partagé aussi, à partir surtout de la fin des années 1840, par les discours qui hybrident ces perspectives avec les discours républicains et les idées d'évolution des relations de travail élaborées et réclamées dans le monde ouvrier. En d'autres termes, ce présupposé sera partagé par tous les socialistes de l'époque, de Leroux à Blanc, de Buchez à Proudhon, de Cabet à Tristan, de Considerant à Enfantin, et encore par les rédacteurs des journaux ouvriers comme « L'Atelier » ou « La Fraternité de 1845 ».

Si on se concentre sur la première phase, il faut souligner qu'entre la pensée de Charles Fourier et la pensée de Saint-Simon les différences sont profondes : la perspective de Fourier se fonde sur l'idée que le libre développement des passions individuelles produit une harmonie sociale et que tout détournement des passions, et donc toute morale, amène au désordre. Toute tentative d'étouffer les passions éloigne la société de son

équilibre naturel. Il est alors nécessaire de comprendre des passions et de leurs véritables rôles sociaux. En renversant les termes, d'après Fourier, à toute nécessité sociale correspond une passion ; il est donc possible d'imaginer et d'organiser une société où le travail est attractif. L'école fouriériste quittera rapidement les présupposés antimoraux du maître pour insister sur la nécessité et la possibilité de penser une organisation du travail dépassant toute forme de travail qui ne permet pas au travailleur de se réaliser. Mais c'est le saint-simonisme qui s'impose véritablement en France en tant que modèle de science sociale, avec une théorie des stades historiques, une opposition entre époques organiques et époques critiques (parfois dépassée par une idée de progrès continu comme chez Leroux) et une aspiration à la physiologie sociale.

Pour saisir l'indissociabilité entre les premiers socialismes et l'aptitude scientifique il faut abandonner la vulgate marxiste non seulement en ce qui concerne l'incompréhension de l'utopie, mais aussi dans ce qui concerne la manière d'appréhension de la scientificité. D'ailleurs, il est à ce propos utile de rappeler que, entre la fin de 1847 et le début de 1848, au moment de la rédaction du *Manifeste du parti communiste*, Marx et Engels n'opposent jamais utopique et scientifique. Au contraire, la seule fois que revient la référence à la science, elle est associée à l'utopie ; c'est justement à propos du socialisme critico-utopique qu'ils écrivent : « Comme le développement de l'antagonisme des classes va de pair avec le développement de l'industrie, ils n'aperçoivent pas davantage les conditions matérielles de l'émancipation du prolétariat et se mettent en quête d'une science sociale, de lois sociales afin de créer ces conditions » ; pour ajouter que chez les disciples des fondateurs, on peut observer une sorte de dégénération : « Peu à peu, ils tombent dans la catégorie des socialistes réactionnaires ou conservateurs dépeints plus haut et ne s'en distinguent plus que par un pédantisme plus systématique et une foi superstitieuse et fanatique dans l'efficacité miraculeuse de leur science sociale ». Il est évident que le texte de Marx et Engels, écrit en tant que manifeste d'une organisation visant à se situer dans les mouvements politiques de l'époque, a une dimension tactique et stratégique. Dans les deux pages dont se compose le quatrième chapitre, ils nomment leurs alliés en France sous l'étiquette de « démocrates socialistes », « tout en se réservant le

droit de critiquer les phrases et les illusions léguées par la tradition révolutionnaire » ; ils indiquent ainsi le milieu hétérogène des ouvriers socialistes et des socialistes républicains tels que Louis Blanc et Pierre Leroux. Pour revenir à notre question, dans le *Manifeste*, il n'est pas question d'opposer l'utopie à la science ; au contraire, on peut en déduire une opposition entre une science visant à découvrir des lois sociales dont la connaissance serait la condition de la transformation sociale, et une science, qui sera celle de Marx et qui est celle des « démocrates socialistes » français, où le mouvement historique même est indissociable de sa compréhensibilité et de sa compréhension.

Abandonner la vulgate marxiste de l'opposition entre la science et l'utopie signifie aussi mettre en discussion des manières de penser le socialisme qui relèvent, me semble-t-il, d'un renversement de cette narration et que, pour synthèse, on pourrait associer aux noms de Castoriadis, Rancière et Michéa. Castoriadis imagine une « osmose qui s'opère entre le mouvement ouvrier et les différents courants de socialisme "utopiste" pendant toute la première moitié du XIXe siècle et même après - aussi longtemps que le carcan marxiste n'aura pas rétréci et finalement étouffé la créativité sociale du mouvement »². Cette osmose lui permet de penser un mouvement ouvrier porteur d'un projet d'autonomie, en trouvant anachroniquement, dans une phase avant le marxisme, l'idée de la loi comme affirmation politique au-delà de toute re-clôture naturaliste. Le refoulement de toute référence scientifique du premier socialisme répond chez Rancière à une visée opposée : dans le premier mouvement ouvrier Rancière cherche et trouve la possibilité de dépasser l'opposition althussérienne entre science et idéologie à la faveur d'un rêve ouvrier qui bouleverse l'ordre donné et impose la réclamation d'une égalité indéfinissable. Le mouvement ouvrier et les premiers socialistes se font ainsi sujet de l'apparition d'une politique, porteurs de d'une culture hérétique dont les rapports avec la science officielle ne seraient que conflictuels. D'une manière différente, Michéa insiste sur la distinction entre une perspective de progrès marquant les intellectuels et les politiciens et une morale anticapitaliste animant le peuple ; il refoule ainsi le caractère structurel et non contingent des entrelacements de ces deux aspects dans l'origine du socialisme et

2. C. Castoriadis, *Contenu du socialisme*, Paris, 10/18, 1979, notamment l'introduction.

du mouvement ouvrier. Les trois manières d'interpréter la naissance du socialisme éludent les formes historiquement données de l'articulation entre conception de la société et de l'histoire, projet politique et morale partagée.

Les premières écoles socialistes, Fourier et Saint-Simon et leurs disciples, ont opposé à la volonté de refonder la nation sur des principes politiques, la nécessité de faire émerger historiquement, à travers sa compréhension, l'ordre naturel de la société. D'ailleurs, les enseignements contre-révolutionnaires, à commencer par ceux de Bonald, constituent des références explicites. Il faut considérer aussi que la représentation de l'espace politique selon une linéarité droite centre gauche ne commencera à s'imposer que sous la monarchie de Juillet, c'est pourquoi les dialogues et les passages entre traditionnalistes et socialistes ne posent aucun problème. Des figures comme Ballanche ou Lamennais montrent la perméabilité des frontières qui ne se renfermeront que plus tard. Ce qui pourrait étonner le plus c'est le ralliement du socialisme à la république qui va s'opérer progressivement aux années 1830 et surtout aux années 1840. Dans le moment où s'impose une série de polarisations (conservation/progrès, bourgeoisie/classes ouvrières, monarchie/république), le socialisme va se situer dans le second pôle, celui de la gauche.

Encore aux années 1830, ce qui distingue les différents courants socialistes des républicains jacobins, c'est exactement la volonté de comprendre scientifiquement la société, de fonder ou de justifier leur action politique par une science sociale qui peut devenir doctrine, et constituer ainsi la conscience que l'humanité a de soi-même dans son accomplissement historique. Sous la monarchie de Juillet, nous assistons à la superposition entre la manière socialiste d'appréhender la transformation sociale et une manière de penser la politique propre d'une partie de la tradition républicaine. Il s'agit d'une convergence ou d'une superposition à certains égards paradoxale : d'une part, la tradition républicaine révolutionnaire, où le fait de se réclamer du jacobinisme s'accompagne du soutien du suffrage universel et de la souveraineté du peuple ; de l'autre, la perspective socialiste, où l'idée d'une société qui dans son développement historique suit des lois naturelles, semble nier tout espace à la souveraineté du peuple. Toutefois, le nouveau discours arrive à conjuguer ces deux perspectives. On peut bien saisir ce processus de

superposition au niveau théorique chez Leroux et chez Buchez, anciens saint-simoniens devenus sous la monarchie de Juillet parmi les références majeures des mouvements socialistes, dans les milieux intellectuels aussi bien que dans les milieux ouvriers parisiens ; ce même processus accompagne aussi les évolutions des milieux plus radicaux et les prises de parole ouvrières. Cette superposition entre les discours républicain et socialiste produit une manière nouvelle de penser et de faire la politique, devenant hégémonique très rapidement autour des années 1839-1840. La transformation la plus évidente est à chercher dans l'abandon des idées insurrectionnelles à la faveur d'une idée de révolution sociale, de travail de la société sur elle-même.

En 1830, Filippo Buonarroti apprécie plusieurs éléments de la doctrine saint-simonienne (l'éducation commune, la dénonciation de l'exploitation de l'homme par l'homme, les limitations de la propriété, etc.), mais il développe une attitude critique à partir de trois nœuds : le rôle des savants, l'industrialisme et le progrès³. A ce propos, Buonarroti écrit : « Quant aux démonstrations tirées de la connoissance de la nature divine, et de la perfectibilité progressive de la civilisation elles me paroissent si peu fondées que je ne saurois applaudir à ce qui en font usage qu'autant que l'on me prouveroit qu'il n'y a pas d'autre moyen d'opérer un peu de bien sur la terre »⁴. La génération qui s'impose à la fin des années 1830, les ainsi-dits néo-babouvistes, les Dézamy, Pillot, Lahautière, les ouvriers des deux journaux communistes « La Fraternité » ou « La Fraternité de 1845 », superposent leur républicanisme radical justement à cette vision progressiste et scientifique de la société. Une vision qui caractérise la plupart des pamphlets, des journaux, des écrits de la nouvelle génération des années 1840. Et 1848 constitue ainsi le point culminant de cette première « rencontre » entre une perspective politique, républicaine, et une perspective socialiste, entre la proclamation du primat du peuple et la foi dans l'autorégulation sociale, entre la souveraineté démocratique et la biopolitique démocratique.

3. Buonarroti écrivit ces considérations dans une lettre à Teste (avril 1830), le fragment survécu jusqu'à nos jours a été publié par Armando Saitta dans *Filippo Buonarroti. Contributi alla storia della sua vita e del suo pensiero*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1950 et 1951, vol. II, p. 141-145. Cf. aussi les commentaires à ce fragment dans le vol. I, p. 127-130.

4. F. Buonarroti, *Analisi della dottrina sansimoniana*, in A. Saitta, *Filippo Buonarroti ... op. cit.*, vol. II p.145.

La science sociale face aux autres sciences naturelles

Etant toutes ces questions étroitement entremêlées, la première chose à faire c'est de s'interroger sur le statut de la science sociale ou, en d'autres termes, sur ce qui fait que la science sociale est une science, et sur la ou les manières de penser le rapport entre la science sociale et les autres sciences. Les penseurs socialistes fréquentaient les mêmes milieux qu'une partie des savants importants de l'époque, et ils fréquentaient des institutions scientifiques comme l'Institut et le Muséum. La presse ouvrière socialiste aussi bien que les nombreux cours adressés aux classes populaires témoignent de l'intérêt d'une partie des travailleurs parisiens pour la science et de leur conception de l'émancipation comme conquête de la connaissance.

Du point de vue théorique, deux épistémologies opposées marquent les premiers socialismes français. On peut les lier aux deux écoles : fouriériste et saint-simonienne. L'école de Fourier⁵ suit l'approche analogique, d'après laquelle tous les aspects de l'univers peuvent être étudiés en déduisant des séries - une série de passions, une série de planètes, une série de travaux, une série d'animaux - liées entre elles par des rapports analogiques : en découvrant les analogies, nous pouvons accéder à la connaissance des ordres différents. « L'Analogie est la plus amusante des sciences ; elle donne une âme à toute la nature »⁶. Elle permet de saisir à la fois l'unité de l'univers et les règles de sa variété : « Tout est lié en système de la nature ; les analogies se liant entr'elles, et la connaissance de l'une conduit à d'autres ; si l'on avait su que la canne à sucre et sa liqueur sont emblèmes de l'unité sociétaire en industrie, (unité composée alliant l'accord matériel et l'accord passionnel,) on aurait cherché le contre-sucre, ou sucre simple et faux, dans un emblème de l'unité industrielle simple, de l'action combinée sans passion, telle qu'on la voit dans nos bagnes à nègres et à fabricans, où le peuple à force de tortures ou de privations, se soumet à une discipline d'industrie

5. Pour une introduction générale à la scientificité de la pensée de Charles Fourier, cf. P. Mercklé « La « science sociale » de Charles Fourier », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2006, n° 15, p. 69-88.

6. C. Fourier, *De l'analogie*, manuscrit édité dans *La Phalange*, 1849, t. X, p. 434. Pour une introduction à l'analogisme fouriériste, cf. P. Mercklé, « Le foisonnement analogique dans la 'science sociale' de Charles Fourier », *Cahiers Charles Fourier*, 2001, n° 12, pp. 57-71.

combinée »⁷. En d'autres termes, cela signifie, par exemple, que les propriétés du sucre de synthèse pourraient nous apprendre celles du travail salarié, jusqu'à nous permettre de calculer la fraction d'efficacité par rapport à celui de canne.

A cette approche analogique s'oppose une autre conception des rapports entre les sciences naturelles⁸, y compris la science sociale, que nous pourrions dénommer d'après le langage de l'époque encyclopédique ou encyclique, partagée par la plupart des contemporains, des saint-simoniens à Proudhon⁹. Suivant cette approche majoritaire, les séries de chaque science sont indépendantes par rapport aux séries des autres sciences et elles pourraient peut-être un jour se relier. Par exemple, en 1826, dans un article du « Producteur » au titre parlant, *Physiologie. Des termes de passage de la physiologie individuelle à la physiologie sociale*, Buchez présente les disciplines scientifiques comme amenant à des « séries phénoménales » dont nous avons les « termes moyens » et pas encore les « termes d'union »¹⁰. A partir de cette conception des rapports de séries, les débats épistémologiques se développent surtout sur les rapports entre sciences différentes, leur hiérarchie et leur systematicité.

Les deux manières de penser les rapports entre différentes dimensions du réel, entre les ensembles de phénomènes saisis et abstraits par chaque science particulière, ne peuvent pas ne pas rappeler la lecture proposée par Philippe Descola de la transition

7. C. Fourier, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire, ou les séries passionnées*, Paris, Bossange, 1829, p. 534.

8. En dehors de l'analogisme, le terme même d'analogie change de signification (cf. par ex. l'utilisation par Geoffroy Saint-Hilaire du terme « analogie » pour désigner les parentés fonctionnelles, à distinguer des parentés structurelles, les « homologues »). À propos de la nouvelle façon de penser l'analogie, J. Schlanger parle d'une « fonction de facilitation », d'« un rôle extrêmement ambigu, mais dont l'importance historique est certaine » (*Les métaphores de l'organisme*, Paris, L'Harmattan, 1995², p. 26).

9. Proudhon consacre plusieurs pages à réfuter l'usage analogique des séries par Fourier (cf. *De la création de l'ordre, ou Principes de l'organisation politique*, Paris-Besançon, 1843, pp. 177-182). Sur l'indépendance des séries (et des sciences) et la différence entre une théorie générale des séries (la sériation) et une science universelle (impossible à penser), cf. pp. 156-157.

10. La série est au cœur de différentes formes de science sociale aussi bien que des autres sciences de l'époque ; on peut, par exemple, penser au physicien Joseph Fourier. Sur la question, bien qu'envisagée d'une manière différente de la nôtre, cf. J. Tresch, « The Order of the Prophets : Series in Early French Social Science and Socialism », *History of Science*, 2010, 48, n° 3/4, pp. 315-342.

occidentale entre l'ontologie analogique et l'ontologie naturaliste et elles nous invitent à bien saisir la complexité d'une telle transition ainsi que des superpositions qu'en découlent¹¹. La pensée de Pierre Leroux peut constituer un lieu fort intéressant pour observer ces hybridations. Tout en refusant la perspective analogique, il développe une conception du progrès marquée par la figuration de formes progressives de la connaissance ; les connaissances humaines dans l'histoire sont en effet entendues comme la révélation, sous des formes différentes, à l'humanité de sa nature. Les réflexions de Leroux sur le symbole semblent le rapprocher de l'analogisme¹² : à l'unité du réel se superpose le réseau analogique formé par la pluralité d'interprétations de la vérité dans les époques historiques et dans les civilisations. Cette perspective marque, par exemple, ses pages consacrées à la poésie au début des années 1830. D'après Leroux, l'art n'est ni création ni imitation de la nature¹³ : il est « la vie même se réalisant » ou, mieux, « l'expression de la vie qui est en nous », en saisissant les « vibrations harmoniques des diverses régions de l'âme » et donc l'« accord ». L'art est une action de l'homme et en tant que telle, « l'art croît de génération en génération, comme un grand arbre qui chaque année ajoute à sa taille et élève sa cime vers le ciel, en même temps qu'il plonge plus profondément sa racine dans la terre »¹⁴. L'homme reproduit la nature, et à l'image des forêts et des montagnes, il construit des temples et des autels : « et alors s'établit une nouvelle harmonie : l'homme ne peut plus voir les colonnades des forêts et les autels des montagnes, sans que l'idée d'un temple à l'Éternel ne lui revienne en mémoire. C'est ainsi

que le monde tout entier, en y comprenant l'art, qui en fait partie au même titre que les monuments naturels auxquels il s'ajoute, devient *symbolique* »¹⁵. Le symbole est donc le langage, le principe de l'art.

Baudelaire renversera les significations de ces mêmes images :

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laisser parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers¹⁶

Selon Baudelaire, les correspondances symboliques sont dans la Nature même, et le poète seul peut les saisir. Notamment, il écrit : « ceux qui ne sont pas poètes ne comprennent pas ces choses. Fourier est venu un jour, trop pompeusement, nous révéler de quelques-unes de ses minutieuses découvertes, bien que je croie que son cerveau était trop épris d'exactitude matérielle pour ne pas commettre d'erreurs et pour atteindre d'emblée la certitude morale de l'intuition », et à Fourier, Baudelaire oppose Swedenborg, Lavater et Hugo auquel ces pages sont consacrées¹⁷.

La comparaison avec Baudelaire aide à saisir la position de Leroux, qui liquide le fouriérisme justement comme un « mélange de swedenborgisme et de matérialisme »¹⁸ : d'après ce socialiste, les hommes, appartenant à leur génération, interprètent la vérité et le symbolique résonne du jeu harmonieux des significations des imitations de la nature et qui forme un premier niveau d'analogie. Mais, chez Leroux, il y a aussi un autre niveau auquel l'humanité a tissé une trame de correspondances analogiques : la symbolique qui relève de la religion et donc de la vérité humaine¹⁹. La tradition, dans laquelle les religions ont un rôle majeur, est la succession des formes différentes de la conscience humaine de la vérité. Cette auto-compréhension, en acquérant une dimension

11. P. Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, notamment pp. 105-127.

12. A son tour, le fouriériste Pompery écrit « c'est en partie grâce à M. Leroux [...] que j'ai compris l'unité vivante, que j'ai accepté l'unité de l'être humain, que j'ai vu la multiplicité dans l'unité » (p. XIII), mais il soutient aussi que les travaux de Leroux « devaient préparer les esprits à accepter la loi Sériaire et la théorie de l'Unité universelle. M. Pierre Leroux me paraît être, au point de vue philosophique transcendant, le légitime précurseur de Charles Fourier » (p. XVI), et la loi sériaire se fonde sur l'« Analogie universelle » (E. de Pompery, *Théorie de l'association et de l'unité universelle de Fourier*, Paris, Capelle, 1841).

13. Bien que dans une perspective un peu différente de la nôtre, sur les conceptions de la nature entre poésie et socialismes, cf. H. Stenzel, « Évolution et fonction critique du concept de nature dans la littérature romantique et dans le socialisme utopique », *Romantisme*, 1980, n° 30, pp. 29-38.

14. P. Leroux, *Aux artistes*, 1831 - repris dans les *Trois discours* dans ses Œuvres, Paris, 1850, p. 68.

15. P. Leroux, *Aux artistes*, 1831 - repris dans les *Trois discours*, dans P. Leroux, Œuvres, Paris, 1850, t. I, p. 65.

16. Il s'agit du début du célèbre poème *Correspondances* (C. Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857).

17. C. Baudelaire, « Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains », dans C. Baudelaire, Œuvres complètes. III. L'art romantique, Paris, Michel Lévy Frères, 1868, p. 316.

18. P. Leroux, « Lettres sur le fouriérisme. I », *Revue Sociale*, juin 1846, p. 129.

19. En utilisant la symbolique je fais ici signe à la vision de Creuzer qui n'est pas sans influence sur notre penseur, malgré les expressions très dures de Leroux contre son œuvre la majeure (*Symbolik und Mythologie der alten Völker*, traduite en français dans une forme modifiée et augmentée - cf. l'entrée « Brahmanisme » de l'*Encyclopédie Nouvelle*, signée par Leroux).

scientifique (jamais opposée à la dimension religieuse) peut et doit se fonder aussi sur la conscience historique, c'est-à-dire sur la compréhension des analogies entre les exégèses qui se sont historiquement succédées. Les analogies ne constituent pas la structure de l'univers, elles relient les formes d'intelligence que les hommes ont eu des significations du monde. Robert (du Var), le premier à publier un livre sur la pensée de Pierre Leroux, synthétise bien cette idée : « ainsi de même que dans le monde physique, la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie et de chaque partie dans le tout ; qu'il existe un type commun sur lequel se modèle l'infinie variété des êtres, de même dans le monde moral il y a solidarité, pénétration respectueuse et convergence de tous les penseurs vers un même but, malgré les dissemblances de formes que le temps et l'espace introduisent parmi eux »²⁰. L'expression « type commun », matrice de l'infinie variété des organismes, est évidemment inspirée du naturaliste Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (bien qu'elle ait une longue tradition, qui passe par Diderot), proche comme on le verra de Pierre Leroux. Chez le philosophe socialiste, elle renvoie à l'idée d'une variation des formes d'interprétation de la vérité et donc à une sorte de morphologie de la Révélation. D'ailleurs, en introduisant son *De l'Humanité*, en 1840, Leroux souligne l'importance des formes par lesquelles la vérité s'est présentée aux hommes. Et dès 1850, dans « La République », il écrit : « Le Socialisme, qui est la *Vérité éternelle sous une forme particulière à notre époque*, a pour lui tous les monumens que cette Vérité a laissés dans le cours des âges » ; il évoque alors deux de ces monuments qui « résument presque tous les autres » : la Genèse et l'Évangile²¹.

Chez Leroux, le réseau d'analogies entre les interprétations de la révélation est à lire suivant le modèle de la figuration typique de l'exégèse biblique chrétienne : « Je cherche à retrouver, sous des formes éphémères, transitoires, caduques, et irrémissiblement tombées aujourd'hui, l'esprit des anciennes religions. Je montre l'idée moderne dans son germe antique, la Révolution dans l'Évangile, et l'Évangile dans la Genèse »²². Et c'est encore dans cette perspective de morphologie

des exégèses qu'il faut lire l'analogie proposée par Leroux entre Geoffroy Saint-Hilaire en France et Schelling en Allemagne : « qu'est-ce que l'*unité de composition* de M. Geoffroy, sinon l'*absolue identité* de Schelling ? »²³. Leroux admet explicitement le fait que Geoffroy Saint-Hilaire a toujours évité toute spéculation métaphysique ; toutefois, il montre comment son anatomie transcendante est une compréhension véritablement philosophique, c'est-à-dire générale (ou mieux, concernant les conditions et les règles de la variation des structures), de la vie et de la nature²⁴. Dans le numéro suivant de la revue, il revient sur la pensée de Geoffroy Saint-Hilaire et son analogie avec la philosophie allemande pour avancer une comparaison avec le couple Lamarck-Hegel, dont il écrit que « Lamarck est Français et naturaliste, Hegel est Allemand et métaphysicien : de là les différences, mais le système est le même »²⁵. Chez Geoffroy Saint-Hilaire, comme chez Schelling, Leroux trouve un modèle pour penser le rapport entre être universel et être particulier : la variété infinie des formes à l'intérieur d'un plan unique de composition. Il s'agit d'un modèle inspirateur que Leroux ne cherchera jamais à traduire de manière pédante dans ses discours ; d'ailleurs, il faut aussi constater que Pierre Leroux ne citera qu'une fois, et en 1850, le dernier travail de Geoffroy Saint-Hilaire, *Les notions synthétiques*, où le naturaliste élargit la loi de l'attraction de soi pour soi à l'ensemble entier des phénomènes naturels. Balzac lit cette loi en la faisant dialoguer avec les « extraordinaires écrivains mystiques » Saint-Martin et Swedenborg²⁶ : Geoffroy Saint-Hilaire n'aurait pas du tout aimé ce rapprochement, mais on ne peut pas nier que la formulation d'une loi unique en mesure de décrire tout l'univers ne peut qu'engen-

23. P. Leroux, « De dieu, ou de la vie », *Revue indépendante*, avril 1842, p. 20.

24. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire à son tour soulignera la lecture philosophique de sa science proposée par Leroux, cf. « Annotations et éclaircissements », in *Études progressives d'un naturaliste pendant les années 1834 et 1835*, Paris, Roret, 1835, pp. 109-110.

25. P. Leroux, « Du cours de philosophie de Schelling. Aperçu de la situation de la philosophie en Allemagne », *Revue indépendante*, mai 1842, p. 310.

26. Cf. *L'Avant-propos* de la Comédie Humaine (éd. Pléiade, 1976, v. I, pp. 7-8). D'après Théophile Cahn, qui ne fournit toutefois pas d'indications précises, Geoffroy Saint-Hilaire, après avoir lu *Séraphita*, écrit à Balzac : « j'ai été fier de moi en retrouvant dans ce livre mystique plusieurs de mes conceptions... mais formulées avec une clarté séraphitique. Elles étaient contenues obscurément dans mon manuscrit » (*La vie et l'œuvre d'Étienne Saint-Hilaire*, Paris, Puf, 1962, p. 248).

20. Robert (du Var), *Éléments de philosophie sociale, rédigés d'après les écrits de Pierre Leroux*, Paris, Prévot, 1843, p. 49.

21. P. Leroux, « Le milieu du Dix-neuvième siècle. A P.-J. Proudhon », *La République*, 20 janvier 1850, p. 1.

22. P. Leroux, *De l'Humanité*, Paris, 1840, p. VIII.

drer des applications très proches de l'analogisme. Et on peut l'observer aussi chez Leroux en ce qui concerne sa conception du principe trinitaire que le socialiste attribue à toute réalité. L'ordre universel répond d'après Leroux à cette loi au point qu'elle pourrait devenir l'instrument d'une compréhension presque analogique des divers aspects de la réalité. Le *Projet de Constitution Démocratique*, rédigé en 1848, est par moments explicite : par exemple l'État doit se composer de trois parties comme le cerveau humain se compose de trois parties²⁷. L'analogie n'est pas développée, mais elle témoigne de l'extension des zones de superpositions et d'entrelacements à considérer au moment de cartographier les épistémologies du socialisme français de la première moitié du XIX^e siècle.

Cela nous amène à considérer un autre niveau d'interaction entre dimensions différentes du réel ou, en d'autres termes, entre la science sociale et les autres sciences naturelles. Au-delà des interactions découlant des réflexions épistémologiques explicites, il y a un autre niveau, beaucoup plus difficile à saisir, celui des résonances des images et des mots. Le problème est d'autant plus complexe dans notre cas pour deux raisons : première, la science sociale élaborée par les socialistes de l'époque est une science intrinsèquement liée à un discours et à une action politiques, avec tout ce qu'implique au niveau des langages de diffusion de ce discours. Seconde raison, les correspondances entre la science sociale et les autres sciences naturelles se greffent sur une tradition longue et complexe de métaphores et d'analogies corporelles caractérisant toute la tradition occidentale : philosophie politique et représentation médicale du corps sont intimement liées et les influences réciproques sont fréquentes : les communautés humaines sont figurées souvent comme des corps, le corps est appréhendé comme champ hiérarchisé selon des logiques politiques. Et ces deux dimensions résonnent avec d'autres encore,

27. P. Leroux, *Projet de Constitution Démocratique et Sociale*, Paris, 1848, pp. 59-60 ; il ne s'agit pas d'une reprise de l'idée platonicienne, qu'il réfute ailleurs radicalement au nom du principe d'égalité entre les trois parties de l'âme (*De l'Humanité*., pp. 228-229) et de la nécessité de penser la société comme « milieu » pour les hommes particuliers (*De l'Égalité*, Boussac, 1848², p. 89 ; « Platon a tué l'homme au profit de son idéal de société », p. 94). À remarquer le terme « milieu » : en 1840, il a encore une forte connotation biologique, cf. G. Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965, pp. 129-164 ; et L. Spitzer, « Milieu and ambiance : an essay in historical semantics », *Philosophy and Phenomenological Research*, 1942, vol 3, n° 2, notamment pp. 169-188.

à commencer par celle religieuse : l'église, la communauté des chrétiens est un corps mystique. Entre les XVIII^e et XIX^e siècles, c'est avant tout la conception du corps, du corps animal ou humain, et parallèlement du corps social qui se transforme.

L'ensemble des réflexions, hétérogènes et parfois divergentes, sur la physiologie sociale ne peuvent se comprendre qu'à la lumière d'un contexte marqué par un vitalisme diffus, où vitalisme est à entendre d'une manière générique désignant une approche à la fois anti-animiste et anti-mécaniciste²⁸. La science sociale prend alors sa forme à partir de l'idée que la société est un organisme, c'est-à-dire une unité en mesure de produire et réguler son équilibre, son ordre interne. Mais cela n'implique pas pour la plupart de ceux qui aspirent à fonder une science sociale, et notamment ceux ne partageant pas l'analogisme fouriériste²⁹, que cette science puisse recourir aux mêmes outils conceptuels que la médecine ou que la biologie naissante. L'organisme social est un organisme parce que toutes ses composantes sont liées par un rapport d'interdépendance et leur division coïnciderait avec sa fin en tant qu'organisme. Mais si l'animal et la société sont des organismes, ils sont des organismes de nature absolument différente, qui nécessitent de deux sciences tout à fait différentes. La physiologie sociale ne peut pas chercher ses outils dans la physiologie animale. La convergence est uniquement dans la manière de concevoir l'objet étudié. La science de l'organisation animale ou humaine impose l'idée que la compréhension d'une organisation ne peut pas se fonder sur une analyse décomposant les éléments ; au contraire, l'organisation doit être appréhendée dans son ensemble, dans sa composition, c'est-à-dire dans l'interaction de ses

28. Cf. R. Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du Premier Empire*, Voltaire Foundation, Oxford, 2000, notamment p. 9 où Rey indique comme fin de cette hégémonie les décennies 1830 et 1840. Très utile à saisir les débats et les manières très différentes d'entendre l'organisme aussi bien que la machine au XVIII^e siècle : C. Wolfe, « Machine et organisme chez Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 1999, n° 26, pp. 213-231.

29. Pour cette tradition, cf. les travaux fascinants de Loïc Rignol, à commencer par « La phrénologie et l'école socialiste. Science de l'homme et socialisme dans le premier XIX^e siècle », *Cahiers Charles Fourier*, 2002, n° 13, pp. 21-58 et sa très riche thèse *Les hiéroglyphes de la Nature. Science de l'homme et Science sociale dans la pensée socialiste en France. 1830-1851*, soutenue en 2003 à l'Université Paris VIII. Pour une utilisation tout à fait opposée des intuitions de Gall, cf. par exemple Comte qui justement vise à une « physiologie phrénologique » (*Cours de philosophie positive*, t. III, p. 768).

parties, les organes, et pour utiliser une expression bien connue : du physique et du moral. C'est pourquoi il faut fonder une physiologie sociale : il faut comprendre l'ordre social à partir de l'interaction de ses forces, de l'équilibre entre ses parties, de la circulation des informations. Et quand Saint-Simon présente la « physiologie générale », la physiologie sociale qu'il oppose à la « physiologie spéciale » des individus, tout en indiquant les similitudes entre l'organisme individuel et l'organisme social, il n'utilise jamais une connaissance dans un champ pour déduire une connaissance dans l'autre³⁰. Son ancien secrétaire et collaborateur, Auguste Comte, très engagé dans l'effort de hiérarchisation des sciences, constitue un exemple de la conception la plus répandue des rapports entre organisation animale et sociale. Encore jeune, dans un fragment de 1819, il critiqua sans ménager ses termes la tentative de Cabanis de fonder la science sociale sur la physiologie : « la physiologie doit fournir plus que toute autre des lumières à la science sociale, pour la raison que l'une et l'autre s'occupent de l'homme, quoiqu'elles le considèrent chacune sous un point différent ; mais nous n'en sommes pas moins convaincus que la science sociale ne doit pas chercher ses bases dans la physiologie »³¹. Et quand, dans son *Cours de philosophie positive*, il écrit que la physique sociale « prend nécessairement dans la science biologique proprement dite ses racines immédiates », il faut replacer dans son contexte cette phrase trop souvent citée, c'est-à-dire à l'intérieur d'une réflexion sur « la rigoureuse continuité du système des sciences naturelles »³². D'ailleurs, les leçons suivantes démontrent longuement la fidélité à son approche et la volonté de penser la physiologie sociale comme une science autonome qui, en régime d'autonomie, doit trouver ses instruments heuristiques³³. Et Comte ne manque pas d'insister sur deux éléments fondamentaux : alors

qu'avec toutes les autres sciences « l'exploration philosophique a constamment reposé sur un état scientifique préexistant », avec les phénomènes sociaux « il s'agit désormais essentiellement de créer un ordre tout entier de conceptions scientifiques »³⁴ ; à cause de son état de science naissante, la science sociale ne peut que garder un rapport de dépendance par rapport à l'art qui lui correspond, c'est-à-dire la politique, de la même manière que la physiologie n'est pas encore entièrement indépendante de la médecine.

Toutefois, il est nécessaire de saisir les résonances des images et des termes, et il peut être utile de le faire à commençant par le terme-concept d'organisation. L'organisation est le pivot conceptuel de la science naturelle de l'époque, de la physiologie, de la biologie naissante qui était appelée justement science des corps organisés à partir de la dichotomie corps organisés/corps inorganiques. Ce qui doit attirer notre attention c'est que les discours socialistes des années 1840 sont eux aussi véritablement animés par le mot d'ordre d'organisation : organisation du crédit, organisation de la liberté, organisation du travail, organisation sociale... Comment faut-il entendre ce terme ? Dès la fin du XVIII^e siècle, le terme est utilisé dans son acception, pour ainsi dire, volontariste : le résultat de l'action d'organiser. Mais, et cet aspect a été négligé, la signification biologique du terme, les valeurs conceptuelles découlant de son utilisation dans le domaine des sciences naturelles jouent à mon avis un rôle très important. En effet par organisation on désigne la vie même, la capacité que les matériels bruts acquièrent en se composant d'une manière particulière en devenant un organisme, c'est-à-dire un système d'organes qui répondent à des fonctions différentes et complémentaires. L'organisation est la disposition des parties qui permet aux parties de produire un ensemble qui n'est pas la simple somme de ses composantes.

Je crois que pour saisir la signification du mot organisation à cette époque, nous devons chercher à comprendre comment ce terme résonne dans ces débats. Penser l'organisation du travail, ou l'organisation du crédit, ou l'organisation de la propriété, ne peut pas signifier alors élaborer un modèle unique, un organigramme bureaucratique parfait en mesure de répondre à des besoins moyens, à partir de statiques standardisées ;

30. C.-H. Saint-Simon, *De la physiologie sociale*, (1813), in Œuvres, Paris, 1875, vol. X, notamment pp. 176-181. Et dans son *Mémoire sur la science de l'homme* (1813), Saint-Simon est encore plus net à ce propos, cf. in Œuvres, Paris, 1875, vol. XI, p. 41.

31. A. Comte, « Fragments. Considérations sur les tentatives qui ont été faites pour fonder la science sociale sur la physiologie et sur quelques autres sciences », (1819), in *Écrits de jeunesse*, Paris, Mouton, 1970, pp. 474-475.

32. A. Comte, *Cours de philosophie positive*, Paris, 1838, Bachelier, t. III, p. 844 et 843.

33. Plus généralement, sur ce qu'il faut entendre par Être social chez Comte, cf. J. Grange, *La philosophie d'Auguste Comte. Science, politique, religion*, Paris, Puf, 1996, notamment le chapitre « Biologie », pp. 192-230.

34. A. Comte, *Cours de philosophie positive*, Paris, 1838, Bachelier, t. IV, p. 11 et 12.

penser l'organisation du travail signifie peut-être penser l'équilibre entre les forces, la composition des organes productifs, leur interaction, trouver les lois de cette organisation - penser une organisation destinée à prendre une variété infinie de formes en s'adaptant aux différentes réalités locales. Alors que dans notre usage le terme d'organisation implique une simplification (une simplification des principes aussi bien que des pratiques), je crois qu'en résonnant encore avec son utilisation biologique, dans la première moitié du XIX^e siècle, ce terme, tout en évoquant une simplification et une harmonisation des principes, s'accompagnait d'une image d'une variété de formes, peut-être aussi d'une complexification de la structure sociale. A ce propos, il est utile d'évoquer, par exemple, certaines études d'anatomie comparée et d'embryologie qui permettent de saisir des résonances possibles.

Au cours de la première moitié du XIX^e siècle, les débats en embryologie voient s'opposer deux thèses : celle de la préexistence et celle de l'épigenèse. Les partisans de l'épigenèse se partagent à leur tour en deux camps : une théorie centrifuge (d'après laquelle l'embryon se développe par différenciation) et une théorie centripète. Le partisan le plus important de cette seconde thèse est Étienne Serres, élève de Cuvier mais ami de Geoffroy de Saint-Hilaire, collaborateur de l'Encyclopédie Nouvelle de Pierre Leroux et Jean Reynaud en rédigeant un certain nombre d'entrées consacrées à l'anatomie transcendante, ultérieurement réunies dans ses *Précis d'anatomie transcendante appliquée à la physiologie*. L'expression « anatomie transcendante » désignait les recherches des lois de génération des formes sous lesquelles la nature génère sa variété, suivant une perspective inspirée d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire. Ce qui doit retenir notre attention c'est d'une part la perspective mettant au cœur de l'étude du savant la variété de la nature et la complexité des formes de l'organisation, de l'autre le langage choisi pour décrire ses découvertes. Serres écrit : « Les organismes, à leur début, chez le très jeune embryon, sont donc fractionnés, divisés et subdivisés à l'infini quand on pénètre dans leur nature intime »³⁵. Pour affirmer ensuite : « Le but final des développemens est de réunir, d'agréger et d'associer ces parties séparées et disjointes ». Les deux manières à travers lesquelles s'opère

cette réunion progressive sont la pénétration et l'association. Pour ce qui nous intéresse le plus, l'association est la réunion entre tissus qui s'intègrent tout en gardant leurs différences, et Serres consacre de longues études pour décrire la composition et les évolutions des différents tissus. Je ne propose absolument pas de lire ces passages en relation directe avec les idées sociales professées par les participants à l'entreprise de l'*Encyclopédie Nouvelle*, ni ne suggère que les lecteurs profanes de ces traités scientifiques pouvaient élaborer une science sociale ou un discours politique à partir de ces théories scientifiques. Toutefois, je crois que l'idée selon laquelle, d'après la loi naturelle, les organismes supérieurs sont les organismes les plus « composés et associés », comme l'on vient de le remarquer chez Serres, est en empathie profonde avec la perspective socialiste de l'époque. On peut alors comprendre la manière des premiers socialistes d'articuler les lois sociales naturelles qu'ils cherchent à découvrir par la science sociale et la perspective d'une mise en œuvre d'institutions très complexes et ramifiées découlant du principe d'association.

Complexité et simplicité : une tension majeure

A partir de cette idée de la société comme organisme, nous pouvons aborder la question du rapport entre complexité et simplicité que j'ai souligné à la fin de la première partie. La notion d'organisation est justement un outil pour saisir la complexité, pour concevoir l'interaction et le fait qu'elle produit des phénomènes irréductibles aux parties, aux organes. La physiologie, visant à la compréhension du fonctionnement, se distingue justement de l'anatomie qui sectionne, divise, analyse organes et tissus en les isolant. Ainsi la physiologie sociale aspire à l'intelligence de la vie sociale.

La complexité de l'organisation est susceptible d'une « variété infinie » de formes. Pendant la première moitié du XIX^e siècle, en héritant les enseignements de Buffon et Daubenton et en les révolutionnant, une partie importante de la science de l'organisation est justement consacrée à comprendre cette variété, sa logique et ses lois. Il suffit de penser, dans leurs différences, à Geoffroy Saint-Hilaire, à Cuvier ou à Lamarck - les trois figures-clé des débats de l'époque autour de l'intelligence des variations de l'organisation animale et de ses lois. La pensée la plus intéressante à ce propos est celle d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire,

35. E.Serres, *Précis d'anatomie transcendante appliquée à la physiologie*, I. *Principes d'organogénie*, Paris, Gosselin, 1842, p. 75.

doyen du Muséum, membre de l'Institut. Il propose une « anatomie transcendante » : « Sous le haut point de vue que je veux dire, l'organisation devient un être abstrait, un être générique qui aperçoit ses espèces ou ses moyens de comparaison dans les nombreuses modifications dont elle est susceptible. Les diverses constitutions d'animaux deviennent en effet les ressources de l'anatomie générale, le fond où cette science puise ses éléments de comparaison »³⁶. Ou, en d'autres termes, l'anatomie transcendante est la science qui aspire à saisir les lois ou la loi de génération de la variété des formes naturelles. Pierre Leroux suit les travaux d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, fréquente son salon et saisit différentes occasions pour montrer la contribution fondamentale à la compréhension du monde que ce naturaliste apporte. Il est surtout fasciné par l'idée de l'unité de composition, c'est-à-dire par l'idée que tout être organisé, tout animal n'est qu'une possible forme d'une unique organisation matricielle. La science historique et sociale doit être une science qui soit en mesure de comprendre l'unité et la variété infinie des formes de l'organisation sociale ainsi que les lois de son équilibre, de sa capacité de produire son ordre.

Dans une note du second volume de la *Démocratie en Amérique*, Alexis de Tocqueville écrit : « Les hommes mettent la grandeur de l'idée d'unité dans les moyens, Dieu dans la fin ; de là vient que cette idée de grandeur nous mène à mille petites. Forcer tous les hommes à marcher de la même marche, vers le même objet, voilà une idée humaine. Introduire une variété infinie dans les actes, mais les combiner de manière à ce que tous ces actes conduisent par mille voies diverses vers l'accomplissement d'un grand dessein, voilà une idée divine. L'idée humaine de l'unité est presque toujours stérile, celle de Dieu immensément féconde. Les hommes croient témoigner de leur grandeur en simplifiant le moyen ; c'est l'objet de Dieu qui est simple, ses moyens varient à l'infini »³⁷. Alors que pour Tocqueville, les socialistes sont ceux qui, plus que tous les autres, voudraient forcer les hommes à marcher de la même marche, la science sociale des socialistes de ces années aspire à comprendre les mille voies diverses qui accomplissent l'unité, l'infinie variété de la nature

dont l'humanité participe et dont elle peut dans une certaine mesure devenir consciente.

La science sociale telle qu'elle s'impose dans les socialismes de la première moitié du XIX^e siècle surgit au même moment qu'une tension interne aux transformations de la science occidentale. Cette tension est très difficile à saisir parce qu'elle traverse plusieurs niveaux et pas nécessairement d'une manière univoque : les frontières entre les disciplines, la manière de vivre la spécialisation des sciences, le statut et le rôle social des sciences et des savants. Ces trois dimensions peuvent sembler sans rapport direct, mais il me semble que pour saisir la transformation profonde des sciences qui s'opère à cette époque, il faut considérer leurs entrelacements.

La spécialisation des savoirs scientifiques s'opère : a. comme réaction à l'approfondissement des connaissances ; b. comme exigence d'encadrement dans les nouvelles institutions scientifiques ; c. comme mouvement cohérent avec l'ingénierisation de la production et de la société en général ; d. comme conséquence du désintérêt pour l'unité de l'univers, unité considérée relever de la théologie et associée, selon le langage de l'époque, au panthéisme. La pluralité des questions et des enjeux empêche le développement d'un débat explicite. En vertu de leurs convictions, de leur parcours, de leurs positions, les protagonistes de ce débat impossible se situent dans une position particulière. Au milieu des années 1830, au moment où les élites nouvelles de la monarchie de Juillet arrivent à étouffer les enthousiasmes de la révolution des trois glorieuses, Jean Reynaud et Pierre Leroux montent une entreprise intellectuelle, *l'Encyclopédie Nouvelle*, réunissant une partie importante des voix qui, dans des disciplines différentes, par des perspectives diverses, de celle de Geoffroy Saint-Hilaire, par exemple, à celle de Le Play, avec des tons discordants, s'opposent aux tendances à la simplification par la spécialisation des savoirs. On pourrait mettre en évidence deux noyaux théoriques partagés par cette constellation hétérogène des penseurs au moins en termes négatifs : le refus de l'absence de théories globalisantes et le refus de la méthode analytique comme fondement unique des sciences positives³⁸. Pour une esquisse

38. Je reprends ici deux titres de paragraphes visant à décrire les tendances de la science française de l'époque de N. et J. Dhombres, *Naissance d'un nouveau pouvoir : science et savants en France 1793-1824*, Paris, Payot, 1989 : « Absence d'idéologies globalisantes » (p. 449) et « La méthode analytique : la seule voie sûre » (p. 466).

36. E. Geoffroy Saint-Hilaire, *Philosophie anatomique. Monstruosités humaines*, Paris, 1822, p. 14-15.

37. A. Tocqueville, *La Démocratie en Amérique*, Paris, Pagnerre, 1848³, t. IV, p. 357.

de cette perspective, on peut utilement lire l'entrée de l'*Encyclopédie Nouvelle* consacrée à la fois, et non par hasard, à la « analyse » et à la « synthèse », signée par Pierre Leroux : « Toutes nos sciences sont de continuelles analyses et de continuelles synthèses : car tout est lié, tout est enchaîné dans l'univers » (t. I, p. 504). Il porte alors l'exemple de la fleur : « mais aurez beau l'analyser, vous ne parviendrez pas ainsi à le connaître : car son mystère, ce qui la constitue, ce qui est cause qu'elle vit, ou plutôt qu'elle vivait avant que votre scalpel ne la tuât, c'était l'harmonie de ces mêmes parties, le rapport dans lequel elles étaient, leurs mutuelles relations, ce *consensus* dont Hippocrate a dit que la vie consiste en ce que *tout consent et tout concourt* » (p. 504)³⁹. Cette conception de la compréhension scientifique procède au contraire par rapport au soi-disant empirisme « positiviste » qui, en écartant la question de l'unité du réel, ne peut qu'assumer sans discuter une division arbitraire, relevant d'une nécessité euristique. Pour ce qui concerne le partage disciplinaire, qui conditionne toute l'intelligence du réel, le savant « spécialisé » ne peut que quitter, dans les faits, l'empirisme, tout en se privant de la possibilité d'une réflexion d'ensemble sur le partage des champs au nom même de l'empirisme trahi.

D'après cette approche valorisant l'unité et sa variation, l'organisme est évidemment un modèle d'unité complexe ; il ne renvoie pas à un corps défini par des relations entre des organes aisément hiérarchisés selon un modèle politique mais une organisation, une interaction continue, une dynamique irréductible à la somme des parties. De la même manière qu'en médecine et dans les sciences naturelles, l'organicisme « sociologique » de la première moitié du XIX^e siècle n'est pas « un avatar du réductionnisme », selon l'expression de Claude Blanckaert⁴⁰. Au contraire, il est vrai ce que Edgar Morin observe en se référant aux organicismes romantique, de la Renaissance et chinois : « sa vertu est dans la prescience que l'organisation vitale ne peut être comprise

selon la même logique que celle de la machine artificielle », bien que le même Morin ajoute aussi que « l'organicisme, en un mot, suppose une organisation complexe et riche, mais il ne la propose pas »⁴¹. Difficile de dire si les propositions du premier socialisme, scientifique sous la forme de l'organicisme complexe, étaient des propositions à tout entier, mais je voudrais suivre Morin lorsqu'il introduit un autre concept, l'auto-organisation. Il insiste notamment sur le fait que ce qui est propre à l'organisation est son auto-organisation. Or, une déclinaison particulière de la science dans la première moitié du XIX^e siècle cherche à penser l'auto-organisation, et plus précisément elle cherche à se penser dans le mouvement d'auto-organisation naturel et social. L'historisation est à nouveau cruciale puisqu'elle fait de la science sociale de l'époque une praxis. Le regard scientifique sur l'organisation, l'image de l'organisation sociale, une conception de la centralisation telle que nous l'avons observée chez Reynaud, tout cela entre en résonance avec les pratiques ouvrières et avec leurs projections dans une république sociale. L'évolution des institutions de gestion de la conflictualité dans le monde des ateliers (par exemple l'évolution d'un tarif généralisé ou d'une réforme du crédit en mesure de créer une sorte de centralisation dispersée) permet de penser une république où la simplicité des lois s'accompagne d'applications infiniment variées. Il suffit de penser au principe partagé par tout socialiste républicain des années 1840, « de chacun selon ses possibilités, à chacun selon ses besoins » : c'est une loi très simple, générale, mais qui n'est réalisable qu'au-delà de toute abstraction, de toute standardisation, et qui implique une différenciation, une « variété infinie ».

Une science sociale qui ne peut s'exprimer que par le mouvement collectif

Le concept d'auto-organisation peut également être développé dans une toute autre direction. En lisant « La Fraternité de 1845 », on peut être frappés par une conception de l'histoire et de la société mettant en évidence les lois du développement, mais aussi par l'absence de référence à la « science sociale ». Dans le numéro 9, dans une réponse à la « Démocratie pacifique » fouriériste, au titre significatif *Le communisme est l'affirmation*

39. Ce mouvement est doublé dans le monde de l'abstraction, celui « des genres et des espèces, des causes et des effets, des rapports, des analogies et des différences », de là une « seconde espèce d'analyse et de synthèse, l'analyse et la synthèse logiques », nécessaire à toute découverte scientifique. Ces abstractions, souligne Leroux, sont nécessaires mais à la seule condition « de ne prendre ces abstractions que pour ce qu'elles valent » et de chercher la vie dans la totalité. Giuseppe Ferrari développe une critique analogue dans le domaine de la philosophie de l'histoire.

40. C. Blanckaert, *La nature de la société. Organicisme et sciences sociales au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 26.

41. Cf. E. Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF, 1990, p. 38-41.

la plus vraie de l'avenir. Comment se formule la science sociale, on peut comprendre les motivations de cette absence : les rédacteurs ouvriers de la revue s'expriment contre l'idée d'une théorie élaborée par quelqu'un, pour affirmer que « l'humanité, expression collective de toute intelligence, de toute force, seule est grande et puissante, et que les systèmes et les théories tout d'une pièce ne sont, à proprement parler, que des éléments de la science sociale, qui, suivant les phases du développement humanitaire, se fait successivement par tous » (p. 76). Quelques lignes plus en bas, ces ouvriers écrivent : « nions-nous ici les supériorités intellectuelles ? Non. Nous vénérons les génies qui se sont consacrés au service de l'humanité ; mais, tout en leur rendant hommage, nous cherchons à faire sentir que la science sociale ne peut être l'œuvre d'un seul, quelque puissant qu'il soit ». Et ils ajoutent : « chercher la loi en dehors du sentiment populaire, la faire découler d'une conception individuelle, c'est retourner à la révélation, nier la raison humaine et son activité, méconnaître les progrès accomplis, frapper de déchéance l'humanité même, l'inférioriser en la faisant relever d'un seul ; c'est finalement consacrer l'asservissement des masses en les subalternisant ».

Il s'agit non seulement d'un hymne à la démocratisation de la science, mais encore plus de la formulation d'une indissociabilité totale entre activité et savoir sociaux : « nous sommes si profondément pénétrés de l'intime solidarité des efforts humains et de l'unité de leurs fins, si convaincus que tous concourent à la formation de la loi sociale qui, étant faite par tous, est essentiellement communiste, que nous disons que la science communiste se dégage des travaux de tout ce qui pense et agit ; ainsi prennent part à ce grand travail, selon leur spécialité, et les philosophes et les moralistes qui cherchent la règle des rapports des hommes en société ou la loi morale ; et les publicistes et les économistes dont les études ont pour but de fixer les formes de gouvernement les plus favorables, ou de déterminer les lois d'organisation du travail et celles distributives de ses fruits ; et toutes ces intelligences qui, par leur application à l'étude de la mécanique et des forces motrices, inventent des procédés qui, tout en abrégant le travail, en multiplient les produits ; et tous ces hommes dont l'esprit est à la recherche des moyens qui en rendant les communications plus rapides et plus fréquentes, rapprochent les individus et les populations par échange facile et la prompte circulation

des idées ; enfin, et pour clore cette vaste énumération qui embrasserait toutes les fonctions, ne concourt pas moins activement à la formulation de cette science, quoique dans un autre ordre de travaux, et cette immense famille des travailleurs qui, par son activité incessante, pourvoit à tous les besoins de la société ».

C'est la science sociale portée à sa conséquence ultime : ils ne nient pas la science, ils raisonnent en termes scientifiques, ils regardent l'histoire pour comprendre ses constantes, ses variantes et ses tendances, en déduisant des lois. Toutefois, ils ne font jamais appel à la science en refusant de faire abstraction d'une partie, de poursuivre une connaissance nécessairement partielle. Faire appel à la science serait comme nier qu'ils portent un regard de l'intérieur même du processus de génération de l'auto-organisation. Dans une certaine mesure, faire une science sociale signifierait à leurs yeux sortir de l'histoire. Ils touchent ainsi le paradoxe de la praxis, bien que d'une perspective opposée à celle la plus répandue : si le plus souvent les théoriciens de la praxis tout en déclarant la coïncidence entre la connaissance et l'action se concentrent à déduire et attribuer un cadre théorique à l'action, les ouvriers de « La Fraternité de 1845 » emphatisent l'action jusqu'au point de nier à leur intelligence même la possibilité d'un caractère réflexif au deuxième degré (celui de la réflexion sur les modalités aptes à réfléchir sur l'action) dont il montrent l'existence par le fait d'appliquer une méthode scientifique.

« A parler exactement, il ne peut y avoir de socialisme scientifique »⁴² écrivait Durkheim, en observant dans tout socialisme un symptôme appelant le diagnostic du sociologue ; ces ouvriers semblent soutenir l'exact contraire : à parler exactement, il ne peut y avoir de science sociale sans socialisme en acte, il ne peut y avoir de science sociale si non dans le travail de l'humanité, dans la vie même de la société, dans le progrès se faisant. Il serait absurde de faire d'un article la vérité profonde d'un mouvement historique, la révélation d'un esprit du temps. C'est plus un témoignage sur la déclinaison d'une logique qui rend pensable un organicisme dans lequel le principe d'auto-organisation arrive jusqu'au point de nier la possibilité d'une connaissance sociale séparée de l'action de la société sur elle même.

42. E. Durkheim, *Le socialisme*, (1928[†]), Paris, Puf, 1992, p. 36.

Bibliographie

- Balzac Honoré (1976), *Avant-propos*, dans Id., *La Comédie Humaine*, Paris, Gallimard-Pléiade, vol. I.
- Baudelaire Charles (1857), *Les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise.
- Baudelaire Charles (1968), « Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains », dans Id., *Œuvres complètes. III. L'art romantique*, Paris, Michel Lévy Frères.
- Blanckaert Claude (2004), *La nature de la société. Organicisme et sciences sociales au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan.
- Cahn Théophile (1962), *La vie et l'œuvre d'Étienne Saint-Hilaire*, Paris, Puf.
- Canguilhem Georges (1965), *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin.
- Castoriadis Cornelius (1979), *Contenu du socialisme*, Paris, 10/18.
- Comte Auguste (1838), *Cours de philosophie positive*, Paris, Bachelier.
- Comte Auguste (1970), « Fragments. Considérations sur les tentatives qui ont été faites pour fonder la science sociale sur la physiologie et sur quelques autres sciences », (1819), dans Id., *Écrits de jeunesse*, Paris, Mouton.
- Descola Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- Dhombres Nicole et Jean (1989), *Naissance d'un nouveau pouvoir : science et savants en France 1793-1824*, Paris, Payot.
- Durkheim Emile (1992), *Le socialisme*, Paris, Puf.
- Fourier Charles (1829), *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire, ou les séries passionnées*, Paris, Bossange.
- Fourier Charles (1843²), *De la création de l'ordre, ou Principes de l'organisation politique*, Paris-Besançon.
- Fourier Charles (1849), « De l'analogie », manuscrit édité dans *La Phalange*, 1849, t. X.
- Geoffroy Saint-Hilaire Etienne (1835), « Annotations et éclaircissements », dans Id., *Études progressives d'un naturaliste pendant les années 1834 et 1835*, Paris, Roret.
- Grange Juliette (1996), *La philosophie d'Auguste Comte. Science, politique, religion*, Paris, Puf.
- Leroux Pierre (1840), *De l'Humanité*, Paris, Perrotin.
- Leroux Pierre (1842), « De dieu, ou de la vie », *Revue indépendante*, avril 1842.
- Leroux Pierre (1842), « Du cours de philosophie de Schelling. Aperçu de la situation de la philosophie en Allemagne », *Revue indépendante*, mai 1842.
- Leroux Pierre (1846), « Lettres sur le fouriérisme. I », *Revue Sociale*, juin 1846.
- Leroux Pierre (1848²), *De l'Égalité*, Boussac, Imprimerie de Boussac.
- Leroux Pierre (1848), *Projet de Constitution Démocratique et Sociale*, Paris, Sandré.
- Leroux Pierre (1850), *Aux artistes*, dans Id., *Œuvres*, Paris, Société Typographique.
- Leroux Pierre (1850), « Le milieu du Dix-neuvième siècle. A P.-J. Proudhon », *La République*, 20 janvier 1850.
- Mercklé Pierre (2001), « Le foisonnement analogique dans la 'science sociale' de Charles Fourier », *Cahiers Charles Fourier*, n° 12, pp. 57-71.
- Mercklé Pierre (2006), « La « science sociale » de Charles Fourier », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 15, p. 69-88.
- Morin Edgar (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF.
- Pompery Edouard (1841), *Théorie de l'association et de l'unité universelle de Fourier*, Paris, Capelle.
- Rey Roselyne (2000), *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18^e siècle à la fin du Premier Empire*, Voltaire Foundation, Oxford.
- Rignol Loïc (2002), « La phrénologie et l'école sociétaire. Science de l'homme et socialisme dans le premier XIX^e siècle », *Cahiers Charles Fourier*, n° 13, pp. 21-58.
- Rignol Loïc (2003), *Les hiéroglyphes de la Nature. Science de l'homme et Science sociale dans la pensée socialiste en France. 1830-1851*, thèse soutenue en 2003 à l'Université Paris VIII.
- Robert (du Var) (1843), *Éléments de philosophie sociale, rédigés d'après les écrits de Pierre Leroux*, Paris, Prévot.

Saint-Simon Henri (1875), *De la physiologie sociale*, (1813), dans Id., Œuvres, Paris, Dentu, vol. X.

Saint-Simon Henri (1875), *Mémoire sur la science de l'homme* (1813), dans Id., Œuvres, Paris, Dentu, vol. XI.

Saitta Armando (1950-1951), *Filippo Buonarroti. Contributi alla storia della sua vita e del suo pensiero*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura.

Schlanger Judith (1995²), *Les métaphores de l'organisme*, Paris, L'Harmattan.

Serres Etienne (1842), *Précis d'anatomie transcendante appliquée à la physiologie, I. Principes d'organogénie*, Paris, Gosselin.

Stenzel Hartmut (1980), « Évolution et fonction critique du concept de nature dans la littérature romantique et dans le socialisme utopique », *Romantisme*, n° 30, pp. 29-38.

Tresch John (2010), « The Order of the Prophets : Series in Early French Social Science and Socialism », *History of Science*, 48, n° 3/4, pp. 315-342.

Tocqueville Alexis (1848³), *La Démocratie en Amérique*, Paris, Pagnerre.

Wolfe Charles (1999), « Machine et organisme chez Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 26, pp. 213-231.

Working Papers : la liste

- Hervé Le Bras, Jean-Luc Racine & Michel Wieviorka, *National Debates on Race Statistics: towards an International Comparison*, FMSH-WP-2012-01, février 2012.
- Manuel Castells, *Ni dieu ni maître : les réseaux*, FMSH-WP-2012-02, février 2012.
- François Jullien, *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*, FMSH-WP-2012-03, février 2012.
- Itamar Rabinovich, *The Web of Relationship*, FMSH-WP-2012-04, février 2012.
- Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, FMSH-WP-2012-05, février 2012.
- Pierre Salama, *Chine – Brésil : industrialisation et « désindustrialisation précoce »*, FMSH-WP-2012-06, mars 2012.
- Guilhem Fabre & Stéphane Grumbach, *The World upside down, China's R&D and innovation strategy*, FMSH-WP-2012-07, avril 2012.
- Joy Y. Zhang, *The De-nationalization and Re-nationalization of the Life Sciences in China: A Cosmopolitan Practicality?*, FMSH-WP-2012-08, avril 2012.
- John P. Sullivan, *From Drug Wars to Criminal Insurgency: Mexican Cartels, Criminal Enclaves and Criminal Insurgency in Mexico and Central America. Implications for Global Security*, FMSH-WP-2012-09, avril 2012.
- Marc Fleurbaey, *Economics is not what you think: A defense of the economic approach to taxation*, FMSH-WP-2012-10, mai 2012.
- Marc Fleurbaey, *The Facets of Exploitation*, FMSH-WP-2012-11, mai 2012.
- Jacques Sapir, *Pour l'Euro, l'heure du bilan a sonné : Quinze leçons et six conclusions*, FMSH-WP-2012-12, juin 2012.
- Rodolphe De Koninck & Jean-François Rousseau, *Pourquoi et jusqu'où la fuite en avant des agricultures sud-est asiatiques ?*, FMSH-WP-2012-13, juin 2012.
- Jacques Sapir, *Inflation monétaire ou inflation structurelle ? Un modèle hétérodoxe bi-sectoriel*, FMSH-WP-2012-14, juin 2012.
- Franson Manjali, *The 'Social' and the 'Cognitive' in Language. A Reading of Saussure, and Beyond*, FMSH-WP-2012-15, juillet 2012.
- Michel Wieviorka, *Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation*, FMSH-WP-2012-16, juillet 2012.
- Nancy Fraser, *Feminism, Capitalism, and the Cunning of History: An Introduction*, FMSH-WP-2012-17, august 2012.
- Nancy Fraser, *Can society be commodities all the way down? Polanyian reflections on capitalist crisis*, FMSH-WP-2012-18, august 2012.
- Marc Fleurbaey & Stéphane Zuber, *Climate policies deserve a negative discount rate*, FMSH-WP-2012-19, september 2012.
- Roger Waldinger, *La politique au-delà des frontières : la sociologie politique de l'émigration*, FMSH-WP-2012-20, september 2012.
- Antonio De Lauri, *Inaccessible Normative Pluralism and Human Rights in Afghanistan*, FMSH-WP-2012-21, september 2012.
- Dominique Méda, *Redéfinir le progrès à la lumière de la crise écologique*, FMSH-WP-2012-22, octobre 2012.
- Ibrahima Thioub, *Stigmates et mémoires de l'esclavage en Afrique de l'Ouest : le sang et la couleur de peau comme lignes de fracture*, FMSH-WP-2012-23, octobre 2012.
- Danièle Joly, *Race, ethnicity and religion: social actors and policies*, FMSH-WP-2012-24, novembre 2012.
- Dominique Méda, *Redefining Progress in Light of the Ecological Crisis*, FMSH-WP-2012-25, décembre 2012.
- Ulrich Beck & Daniel Levy, *Cosmopolitanized Nations: Reimagining Collectivity in World Risk Society*, FMSH-WP-2013-26, february 2013.
- Xavier Richet, *L'internationalisation des firmes chinoises : croissance, motivations, stratégies*, FMSH-WP-2013-27, février 2013.
- Alain Naze, *Le féminisme critique de Pasolini, avec un commentaire de Stefania Tarantino*, FMSH-WP-2013-28, février 2013.
- Thalia Magioglou, *What is the role of "Culture" for conceptualization in Political Psychology? Presentation of a dialogical model of lay thinking in two cultural contexts*, FMSH-WP-2013-29, mars 2013.
- Byasdeb Dasgupta, *Some Aspects of External Dimensions of Indian Economy in the Age of Globalisation*, FMSH-WP-2013-30, april 2013.
- Ulrich Beck, *Risk, class, crisis, hazards and cosmopolitan solidarity/risk community – conceptual and methodological clarifications*, FMSH-WP-2013-31, april 2013.
- Immanuel Wallerstein, *Tout se transforme. Vraiment tout ?*, FMSH-WP-2013-32, mai 2013.
- Christian Walter, *Les origines du modèle de marche au hasard en finance*, FMSH-WP-2013-33, juin 2013.
- Byasdeb Dasgupta, *Financialization, Labour Market Flexibility, Global Crisis and New Imperialism – A Marxist Perspective*, FMSH-WP-2013-34, juin 2013.
- Kiyomitsu Yui, *Climate Change in Visual Communication: From 'This is*

- Not a Pipe' to 'This is Not Fukushima', FMSH-WP-2013-35, juin 2013.
- Gilles Lhuillier, *Minerais de guerre. Une nouvelle théorie de la mondialisation du droit*, FMSH-WP-2013-36, juillet 2013.
- David Tyfield, *The Coal Renaissance and Cosmopolitized Low-Carbon Societies*, FMSH-WP-2013-37, juillet 2013.
- Lotte Pelckmans, *Moving Memories of Slavery: how hierarchies travel among West African Migrants in Urban Contexts (Bamako, Paris)*, FMSH-WP-2013-38, juillet 2013.
- Amy Dahan, *Historic Overview of Climate Framing*, FMSH-WP-2013-39, août 2013.
- Rosa Rius Gatell & Stefania Tarantino, *Philosophie et genre: Réflexions et questions sur la production philosophique féminine en Europe du Sud au XX^e siècle (Espagne, Italie)*, FMSH-WP-2013-40, août 2013.
- Angela Axworthy *The ontological status of geometrical objects in the commentary on the Elements of Euclid of Jacques Peletier du Mans (1517-1582)*, FMSH-WP-2013-41, août 2013.
- Pierre Salama, *Les économies émergentes, le plongeon ?*, FMSH-WP-2013-42, août 2013.
- Alexis Nuselovici (Nouss), *Lexil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nouss), *Exilience : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-44, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nouss), *Exil et post-exil*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.
- Alexandra Galitzine-Loumpet, *Pour une typologie des objets de l'exil*, FMSH-WP-2013-46, septembre 2013.
- Hosham Dawod, *Les réactions irakiennes à la crise syrienne*, FMSH-WP-2013-47, septembre 2013.
- Gianluca Manzo, *Understanding the Marriage Effect: Changes in Criminal Offending Around the Time of Marriage*, FMSH-WP-2013-48, GeWoP-1, octobre 2013.
- Torkild Hovde Lyngstad & Torbjørn Skarðhamar, *Understanding the Marriage Effect: Changes in Criminal Offending Around the Time of Marriage*, FMSH-WP-2013-49, GeWoP-2, octobre 2013.
- Gunn Elisabeth Birkelund & Yannick Lemel, *Lifestyles and Social Stratification: An Explorative Study of France and Norway*, FMSH-WP-2013-50, GeWoP-3, octobre 2013.
- Franck Varenne, *Chains of Reference in Computer Simulations*, FMSH-WP-2013-51, GeWoP-4, octobre 2013.
- Olivier Galland & Yannick Lemel, avec la collaboration d'Alexandra Frenod, *Comment expliquer la perception des inégalités en France ?*, FMSH-WP-2013-52, GeWoP-5, octobre 2013.
- Guilhem Fabre, *The Lion's share : What's behind China's economic slowdown*, FMSH-WP-2013-53, octobre 2013.
- Venni V. Krishna, *Changing Social Relations between Science and Society: Contemporary Challenges*, FMSH-WP-2013-54, novembre 2013.
- Isabelle Huault & Hélène Rainelli-Weiss, *Is transparency a value on OTC markets? Using displacement to escape categorization*, FMSH-WP-2014-55, janvier 2014.
- Dominique Somda, *Une humble aura. Les grandes femmes au sud de Madagascar*, FMSH-WP-2014-56, janvier 2014.
- Débora González Martínez, *Sur la translatio de miracles de la Vierge au Moyen Âge. Quelques notes sur les Cantigas de Santa Maria*, FMSH-WP-2014-57, janvier 2014.
- Pradeep Kumar Misra, *The State of Teacher Education in France: A Critique*, FMSH-WP-2014-58, janvier 2014.
- Naeem Ahmed, *Pakistan's Counterterrorism strategy and its Implications for domestic, regional and international security*, FMSH-WP-2014-59, janvier 2014.
- Anatole Fogou, *Histoire, conscience historique et devenir de l'Afrique : revisiter l'historiographie diopienne*, FMSH-WP-2014-60, janvier 2014.
- Pierre Salama, *Les classes moyennes peuvent-elles dynamiser la croissance du PIB dans les économies émergentes?*, FMSH-WP-2014-61, février 2014.
- Marta Craveri & Anne-Marie Losonczy, *Growing up in the Gulag: later accounts of deportation to the USSR*, FMSH-WP-2014-62, february 2014.
- Philippe Steiner, *The Organizational Gift and Sociological Approaches to Exchange*, FMSH-WP-2014-63, GeWoP-6, february 2014.
- Françoise Bourdarias, Jean-Pierre Dozon & Frédéric Obringer, *La médecine chinoise au Mali. Les économies d'un patrimoine culturel*, FMSH-WP-2014-64, février 2014.
- Ilan Bizberg, *The welfare state and globalization in North America*, FMSH-WP-2014-65, may 2014.
- Philippe Steiner, *Cartographie des échanges*, FMSH-WP-2014-66, GeWoP-7, mai 2014.
- Olga Stepanova, *Le roman, la pièce de théâtre et le film : traits communs et particularités*, FMSH-WP-2014-67, mai 2014.
- Flavia Buzzetta, *Adaptations de thèmes magico-cabalistiques juifs médiévaux par le Quattrocento italien*, FMSH-WP-2014-68, mai 2014.
- Frédéric Landy, *Quelle sécurité alimentaire en Inde ? Dilemmes économiques, socio-politiques et environnementaux. Une mise en miroir francilienne*, FMSH-WP-2014-69, juin 2014.
- Hafidha Chekir, *Le combat pour les droits des femmes dans le monde arabe*, FMSH-WP-2014-70, juin 2014.
- Géraldine Thiry, Philippe Roman, *The Inclusive Wealth Index. A*

- Sustainability Indicator, Really?*, FMSH-WP-2014-71, juin 2014.
- Michael Cronin, *Représenter l'exil: le sujet du non-exil*, FMSH-WP-2014-72, juin 2014.
- Marc Goldschmit, *L'écriture de l'exil et l'hypothèse du Marrane (Kafka, Benjamin, Derrida et au-delà)*, FMSH-WP-2014-73, juin 2014.
- Boris Chukhovich, *Le street art, un genre exilique ?*, FMSH-WP-2014-74, juin 2014.
- Palanigounder Duraisamy, *Who Wins in the Indian Parliament Election? Criminals, Wealthy or Incumbents*, FMSH-WP-2014-75, august 2014.
- Denis Kondakov, *Francophonie en Biélorussie aux XVIII^e et XIX^e siècles*, FMSH-WP-2014-76, août 2014.
- Isabel Lustosa, *Le séjour de don Pedro 1^{er} à Paris et la presse française (1831/1832)*, FMSH-WP-2014-77, août 2014.
- Lucas Chancel, Géraldine Thiry, Damien Demailly, *Les nouveaux indicateurs de prospérité : pour quoi faire ? Enseignements de six expériences nationales*, FMSH-WP-2014-78, septembre 2014.
- Alex M. Nading, *Local Biologies and the Chemical Infrastructures of Global Health*, FMSH-WP-2014-79, september 2014.
- Maria Conterno, *"Intercultural Transmission" and Oral Circulation of Historical Knowledge in the Seventh century Near East: some remarks on the so-called "circuit de Théophile d'Édesse"*, FMSH-WP-2014-80, september 2014.
- Jean-Luc Racine, *Penser l'Inde émergente : de l'altérité orientaliste au post-postcolonialisme*, FMSH-WP-2014-81, septembre 2014.
- Brinda J. Mehta, *Fractures historiques, trauma et résistance dans l'écriture féministe algérienne : Maïssa Bey, Assia Djebar et Leïla Sebbar*, FMSH-WP-2014-82, novembre 2014.
- Sadia Chérif, *Construire la résilience au changement climatique par les connaissances locales : le cas des régions montagneuses et des savanes de Côte d'Ivoire*, FMSH-WP-2014-83, novembre 2014.
- Géraldine Thiry, Léa Sébastien, Tom Bauler, *Ce que révèle le discours des acteurs officiels sur un « au-delà du PIB »*, FMSH-WP-2014-84, novembre 2014.
- Sophie Roche, *The faithful assistant. Mubiddin Faizulloev's life and work in the light of Soviet ethnography*, FMSH-WP-2014-85, novembre 2014.
- Mala Singh, *Re-thinking Knowledge and Social Change in South Africa*, FMSH-WP-2014-86, novembre 2014.
- Georges Corm, Christiane Veauvy, *Proche-Orient et conscience historique, entretien*, FMSH-WP-2015-87, janvier 2015.
- Dominique Boullier, *Les sciences sociales face aux traces du big data ? Société, opinion et répliques*, FMSH-WP-2015-88, février 2015.
- Christian Walter, *Les deux quantifications de la théorie financière. Contribution à une histoire critique des modèles financiers*, FMSH-WP-2015-89, février 2015.
- Ernest Amoussou, *Analyse hydro-météorologique des crues dans le bassin-versant du Mono en Afrique de l'Ouest avec un modèle conceptuel pluie-débit*, FMSH-WP-2015-90, avril 2015.
- Sudip Chaudhuri, *Premature Deindustrialization in India and Rethinking the Role of Government*, FMSH-WP-2015-91, avril 2015.
- Guilhem Fabre, *The Lions's Share, Act 2. What's Behind China's Anti-Corruption Campaign?*, FMSH-WP-2015-92, avril 2015.
- Viêt Anh CAO, *Documents en caractères sino-vietnamiens aux Archives nationales d'outre-mer (France) : une source riche en vestiges de l'histoire du Viêt Nam à l'époque coloniale (1875-1945)*, FMSH-WP-2015-93, avril 2015.
- Marco Marin, *Esprit public et marché éditorial au début de la Première République (1793-1795)*, FMSH-WP-2015-94, avril 2015.
- Christian Walter, *Jumps in financial modelling: pitting the Black-Scholes model refinement programme against the Mandelbrot programme*, FMSH-WP-2015-95, avril 2015.

Retrouvez tous les working papers et les position papers sur notre site, sur hypotheses.org et sur les archives ouvertes halshs

<http://www.fmsch.fr/fr/ressources/working-papers>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>

<http://wpfmsch.hypotheses.org>